Brahm, Felix, *Wissenschaft und Dekolonisation. Paradigmenwechsel und institutioneller Wandel in der akademischen Beschäftigung mit Afrika in Deutschland und Frankreich, 1930-1970*

Chantal Metzger

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6678>

DOI : 10.4000/ifha.6678

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Chantal Metzger, « Brahm, Felix, *Wissenschaft und Dekolonisation. Paradigmenwechsel und institutioneller Wandel in der akademischen Beschäftigung mit Afrika in Deutschland und Frankreich, 1930-1970* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6678> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.6678>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Brahm, Felix, Wissenschaft und Dekolonisation. Paradigmenwechsel und institutioneller Wandel in der akademischen Beschäftigung mit Afrika in Deutschland und Frankreich, 1930-1970

Chantal Metzger

- 1 En 2010, 17 États africains commémorent le cinquantième anniversaire de leur l'indépendance. F.B. publie, cette même année une remarquable thèse, soutenue à l'université de Bielefeld, sur le thème Wissenschaft und Dekolonisation (relations entre la science historique et la décolonisation). Il se demande si de 1930 à 1970, la manière d'enseigner et/ou de faire des recherches sur l'Afrique a évolué. Les spécialistes en sciences humaines et sociales de France, d'Allemagne puis des deux Allemagnes ont-ils été influencés par l'accession des pays africains à l'indépendance ? Quel fut l'impact des facteurs locaux ou nationaux ? Leur perception de l'Afrique décolonisée a-t-elle été modifiée par les relations entretenues entre leur pays et ce continent ? Pour procéder à cette analyse transnationale et comparatiste, F.B. a choisi deux universités par pays : Paris et Bordeaux pour la France, Cologne et Hambourg pour la RFA, Berlin et Leipzig pour la RDA. Son étude s'articule autour de quatre axes principaux : les colonies, le monde et l'empire mondial ; espace et temps ; langue et société ; jeune Afrique et Tiers-monde.
- 2 Il constate tout d'abord que les séminaires de langues orientales ont connu un développement sous le Troisième Reich notamment dans le cadre du Deutsches Auslandswissenschaftliches Institut (DAWI) de Berlin qui cherche à concurrencer Hambourg, le centre des études coloniales. L'Institut colonial de Bordeaux a pour fonction de faciliter les relations commerciales entre la métropole et les colonies,

comme dans la ville hanséatique de Hambourg. Les chercheurs de Bordeaux et Hambourg ont profité du soutien financier des hommes d'affaires et armateurs. Bordeaux ne concurrence cependant pas Paris où l'École coloniale (future École nationale de la France d'outre-mer) joue un rôle central et est la seule à former les spécialistes destinés à travailler outre-mer. F.B. note que la fin de la Seconde Guerre mondiale constitue une nette césure dans la science allemande, ce qui n'est pas le cas en France.

- 3 Dans le chapitre consacré à l'espace et au temps, il insiste sur le rôle de la géographie coloniale dont les centres sont Leipzig avec F. Ratzel qui fait la part belle au déterminisme et Paris avec Vidal de la Blache, plus proche d'une géographie en relation avec l'anthropologie. Après l'espace, le temps est le sujet principal des études à Paris, à la Sorbonne et au Collège de France, et de citer Charles-André Julien, Hubert Deschamps, et Henri Brunschwig qui a aussi étudié l'histoire coloniale allemande. Les spécialistes allemands de l'histoire coloniale et de celle d'outre-mer sont célèbres depuis les années 1920 : parmi les plus connus, F.B. mentionne Zechlin à Hambourg et W. Markov à Leipzig qui, après-guerre, développe en RDA une école anticolonialiste et antiraciste. Les historiens des deux Allemagnes n'ont vraiment pas oublié le sujet.
- 4 F.B. procède aussi à une comparaison entre l'africanistique vue de Hambourg, de Berlin et de Cologne. C'est en 1931 que furent fondés deux instituts à Hambourg. Des cours y étaient dispensés sous le Troisième Reich à des fonctionnaires de la police et à la Wehrmacht, tout en attirant de nombreux étudiants. Après la guerre, on a dénazifié l'université de Hambourg avant de réhabiliter, dès 1948, de nombreux universitaires comme Johannes Lukas au nom de la reconstruction et de l'internationalisation de l'africanistique allemande. L'institut de Hambourg s'oriente nettement vers l'ethnologie. Malgré tout, c'est la continuité qui l'emporte à Hambourg. À Berlin, Diedrich Westermann, spécialiste des langues de l'Ouest africain domine la section africaniste dès les années 1920, car la République de Weimar cherche, en développant ses activités en direction de l'Afrique, à retrouver son rang mondial. Comme à Hambourg, l'université de Berlin connaît un essor sous le Troisième Reich, mais la reconstruction de l'africanistique après la guerre y est plus lente qu'à Hambourg. Quand Westermann part en retraite, Berlin connaît une grave crise, son successeur Weydling part à l'ouest et la chaire reste deux années sans titulaire. Elle sera reprise par Ernst Dammann, de 1956-1960, qui démissionne quand le régime est-allemand transforme l'institut en un centre de recherche socialiste. Le développement de l'africanistique à Cologne dépend des deux titulaires des postes : Franz Thorbecke et Oswin Köhler. F.B. lie aussi l'essor de ce secteur aux objectifs des dirigeants ouest-allemands.
- 5 Comparant Paris et Berlin, F.B. constate que, dans la capitale française, l'administration et l'École coloniales ont influencé l'essor des études africaines. Il insiste sur le rôle de Maurice Delafosse et de son successeur Henri Labouret. La France possède à la différence de l'Allemagne, « pays sans colonie », un empire et multiplie les enquêtes de terrain. Marcel Mauss a ainsi développé l'école coloniale et a été à l'origine de l'Institut d'ethnologie en 1925. Mais la Seconde Guerre mondiale et l'occupation allemande constituent une rupture pour l'africanistique parisienne car de nombreux enseignants juifs sont exclus, affaiblissant donc la section.
- 6 Après la guerre, l'ethnologie et l'anthropologie connaissent une nouvelle impulsion grâce à Claude Lévi-Strauss et Georges Balandier, responsable des sciences africaines à

la Sorbonne. Une différence fondamentale existe entre Berlin et Paris. L'ethnologie domine à Berlin au niveau des musées, tandis que l'anthropologie appartient aussi bien à la sphère extra-universitaire qu'à la sphère universitaire. Berlin, à la différence de Paris, a possédé dès les années 1920 une chaire d'anthropologie, une d'ethnologie et un professeur titulaire des langues africaines. Mais les ethnologues très marqués politiquement ont à l'instar de Thurnwald, un partisan de la Rassenhygiene et un précurseur de l'Apartheid, de Fischer et de Mühlmann, soutenu Hitler, ce qui ne les empêche pas de poursuivre leur carrière après la dénazification.

- 7 Le dernier chapitre « Jeune Afrique et Tiers monde » traite des travaux sur l'Afrique pendant la Guerre froide. F.B. choisit trois exemples français : l'École nationale de la France d'outre-mer (ENFOM) destinée à former les administrateurs des colonies, la Ve section de l'École pratique des hautes études (EPHE) où Fernand Braudel et Clemens Heller lient les études africaines en France aux études anglo-américaines, et l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer (ORSTOM), qui a vocation à former des spécialistes pour des établissements scientifiques installés outre-mer. La RDA, suivant l'exemple soviétique, s'engage en Afrique : ces pays, qui luttent pour conquérir leur indépendance, présentent pour elle un intérêt certain car elle est à la recherche d'une reconnaissance et aussi de débouchés au niveau économique. Leipzig devient le centre de ces recherches qui, selon F.B., sont comparables à celles de l'Ouest.
- 8 Il constate une évolution à Hambourg et à Cologne. Trop marquées par le national-socialisme, les études africaines régressent après 1945 à Hambourg. Elles ne subsistent que dans des institutions extra-universitaires. C'est le cas notamment de la Deutsche Afrika-Gesellschaft (DAG) et du Deutsches Institut für Afrika-Forschung (DIAF). Mais Hambourg reste cependant le centre des études africanistes, à peine concurrencée dans les années 1950 par Oswin Köhler à Cologne. La Vereinigung von Afrikanisten in Deutschland (VAD) encourage la coopération interdisciplinaire entre ces différentes sciences, à la manière des area studies aux États-Unis.
- 9 L'approche de F.B. se révèle très intéressante, il a bien montré les continuités et les discontinuités existant dans le monde des africanistes et l'impact de l'histoire personnelle des deux pays sur la recherche : du côté allemand le national-socialisme puis, après la guerre, la division en deux États ; du côté français, une césure plus tardive et liée à la décolonisation. Il note une différence très nette entre les recherches effectuées d'une part dans les grands ports comme Hambourg et Bordeaux et d'autre part dans les capitales comme Paris et Berlin, où les études sont institutionnalisées. La concurrence entre les deux Allemagnes est aussi mise en exergue. F.B. conclut à juste titre que le monde des savants travaillant sur l'Afrique s'avère des plus hétérogènes et ouvre des voies à de nouvelles études plus régionales encore.
- 10 Chantal Metzger (université Nancy II)